

J'attends le numéro 76

■■■■ BLANC • 2^e semestre 2026

Laboratoire de recherches créatives

BLANC

Photo : Haberdoedas



■■■■ En bonus dans ce numéro, la nouvelle
"Blanc" d'Isabelle Souchet-Leprêtre
parue en 2003 chez Flammarion.

■■■■ Création : Isabelle Souchet et Ivan Leprêtre

■■■■ Design : Ivan Leprêtre • jattendslenero1.com

■■■■ J'attends le numéro 1 • 2011-2026
Revue interdite à la vente.

Sommaire

- ■ ■ ■ Alain Diot • Édito • page 05
- ■ ■ ■ Milica Markov • page 09
- ■ ■ ■ Isabelle Souchet Leprêtre • page 14
- ■ ■ ■ Dominique Berson • page 25
- ■ ■ ■ Ivan Leprêtre • page 30
- ■ ■ ■ Bruno Laurent • page 36
- ■ ■ ■ Yves Niquil • page 41
- ■ ■ ■ Pascal Dancie • page 42
- ■ ■ ■ Nicolas Quantin • page 47
- ■ ■ ■ Nathalie Rondeau • page 51
- ■ ■ ■ Olivier Issaurat • page 54
- ■ ■ ■ Éric Rabbin • page 58
- ■ ■ ■ Raoul Harivoie • page 59
- ■ ■ ■ Laurent Vernaison • page 60
- ■ ■ ■ Yves Lecointre • page 62

■■■■ Cent blancs !

Pour débiter humblement cet hommage, l'idéal serait de laisser volontairement un (!), au risque de voir s'y développer des idées noires tant il est vrai que ce trou blanc si troublant tendrait des bras tremblants aux âmes sensibles qui y trouveraient une cible ! Mais serait-ce vraiment accablant ? Aussi, pour n'y point pervertir notre sang blanc, faisons semblant de n'avoir rien vu, rien entendu, si ce n'est un grand silence blanc, de ceux qui sont si reposant, même s'ils sont parfois quelque peu inquiétants, dès lors qu'on prend le temps d'essayer de rester conscient, ne serait-ce qu'un peu si l'on peut, et si l'on sait rester patient.

Pour autant, il n'est pas question de réclamer un blanc-seing, ce ne serait pas malin, ni de se lancer dans un coup à blanc, voire même de couper violemment dans le vif argent avec quelque arme blanche, de peur que tout ça flanche et que, de but en blanc, on se retrouve à sec comme un quelconque blanc bec. Pauvre mec ! Quel échec patent et quel chou blanc !

Il ne s'agit pas, non plus, de se saigner à blanc, même pour faire re sans blanc, en regardant dans le blanc des yeux ceux qui prétendraient faire mieux ! Il serait inutile de se faire des cheveux blancs ni de passer une nuit blanche à batailler contre le vide sidéral peu meublant quand bien même des idées blanches ne viendraient pas décorer ce grand manteau blanc du manque de pensées, mesurées à l'aune immaculée de ce dernier.

Et même si l'on a carte blanche pour pouvoir tirer à blanc sur tout ce qui bouge, dans les rues et dans les bouges, blancs ou rouges, n'oublions pas le carré blanc qui nous contraint à ne pas aller grand train dans des territoires malsains, quand bien même ils seraient à notre main. Et ce n'est pas en poussant maladroitement quelques cris blancs que l'on rassemblera les doux blancs plutôt que les cons blancs, même à l'encan, voire des tas blancs de rats sans blanc. Et si blancs que soit les mariages indécents où l'on consent le mélange factif des ADN des as en blanc, il est bien difficile, à la campagne ou à la ville, de rester blanc comme neige surtout quand la canicule, qu'elle avance ou qu'elle recule, nous inocule sa chaleur majuscule !

Éditorial • Alain Diot

Bien entendu, il y a la blanche hermine qui, certes, peut rendre bonne mine à toutes les jeunes filles, quand bien même elles s'appelleraient Camille ou Pétronille, voire carrément Blanche de Castille, celle qui nous rappelle le blanc d'Espagne, qu'on soit finement vêtu en robe blanche ou en pagne sur les hanches. Et nous nous en tiendrons aux blancs si sages pour éviter, ce serait saumâtre, de s'en prendre à ceux que le blanc châtre !

Mais revenons à nos moutons, ceux qu'on tond, pour se rappeler que quand le blanc quête il est bon que les oboles se carambolent pour éviter de nous blanchir sous le harnais, ce serait benêt, sans oublier que le blanc du pou laid sied mal à cet animal qui garde l'espoir de rester noir, même s'il n'est pas vraiment blanc dans cette histoire ! Et puis, finalement, n'oublions pas qu'il est grand temps, après ces efforts fatigant à vouloir combler ce grand blanc, de se payer, entre amies qu'on sent tantes, entre amigos qu'on sert tôt, un petit verre de blanc, et pourquoi pas de blanc limé ou de blanc cassé, mais quoi qu'il en soit, en goguette, pourquoi pas une bonne lichette, carrément, ce n'est pas indécent, de blanc de blanc !

Alain (tendant) DIOT • Octobre 2026

■■■■ L'été, une fois !

Une fois de plus, ma foi, une fois, encore, et qui fait foi, on aura eu un été fatigué par tous ces sportifs, plus ou moins vaillants, plus ou moins poussifs, qui ont bataillé, que leur cote soit bien ou mal taillée, sur tous les terrains disponibles, à en devenir pénibles surtout lorsqu'ils ratent leurs cibles ! Evidemment, tout ça n'est pas très bon pour les canapés, usés et mésusés jusqu'à la corde et à qui on n'accorde que peu d'attention malgré la tension à laquelle on les soumet, que l'on soit gracile ou que l'on soit replet !

Et pour le foot, qu'on aime ça ou qu'on s'en foute, on a été servi à regarder tous ces cinglés donner des coups de pieds dans un ballon qui, pourtant, ne leur a rien fait, c'est un fait, ne leur a rien demandé, c'est prouvé, sans oublier, pour autant, d'en faire autant avec des chevilles qui rôdent par-là, on ne sait pourquoi et dont les propriétaires se traînent par terre en grimaçant comme s'ils n'en avaient pas fait autant juste auparavant ! A peine s'ils respectent les filets que les pêcheurs ont mis à sécher sur de beaux chevalets tout blancs. Et dire que pour ces pratiques misérables, ils touchent un pognon considérable ! Sans oublier qu'au milieu de tout ça, il y a un gars qui ne shoote même pas, qui pourtant court de tous les côtés comme un dératé, en soufflant comme un perdu dans un sifflet bien pendu, pendant que d'autres affolés courent eux sur les côtés en agitant des petits drapeaux pas trop beaux ! Seraient pas un peu secoués, ces pauvres affolés ? ! Et il y en a qui paient des fortunes pour voir ces maboules taper dans la boule et faire hurler la foule ! Ça défoule ?

Et puis n'oublions pas les dingos à vélo qui, agglutinés en vain, c'est malsain, dans des pelotons de démons, moulinent à tire larigot, les zozos, à se coller ensemble et sans bretelles sur des selles loin d'être confortables, c'est notable, et qui défilent en souffrance dans notre beau pays de France, à transpirer dans les montées qu'ils vont chercher exprès pour se faire suer, à se prendre des belles gamelles dans les descentes où ils se la jouent rebelle, et qui bouchent la route à une file de voitures serviles qui ne peuvent même pas les dépasser, ce serait trop risqué. Ne serait-il pas plus intelligent de monter dedans et de se rendre facilement là où on a décidé d'aller ? Bon, d'accord,

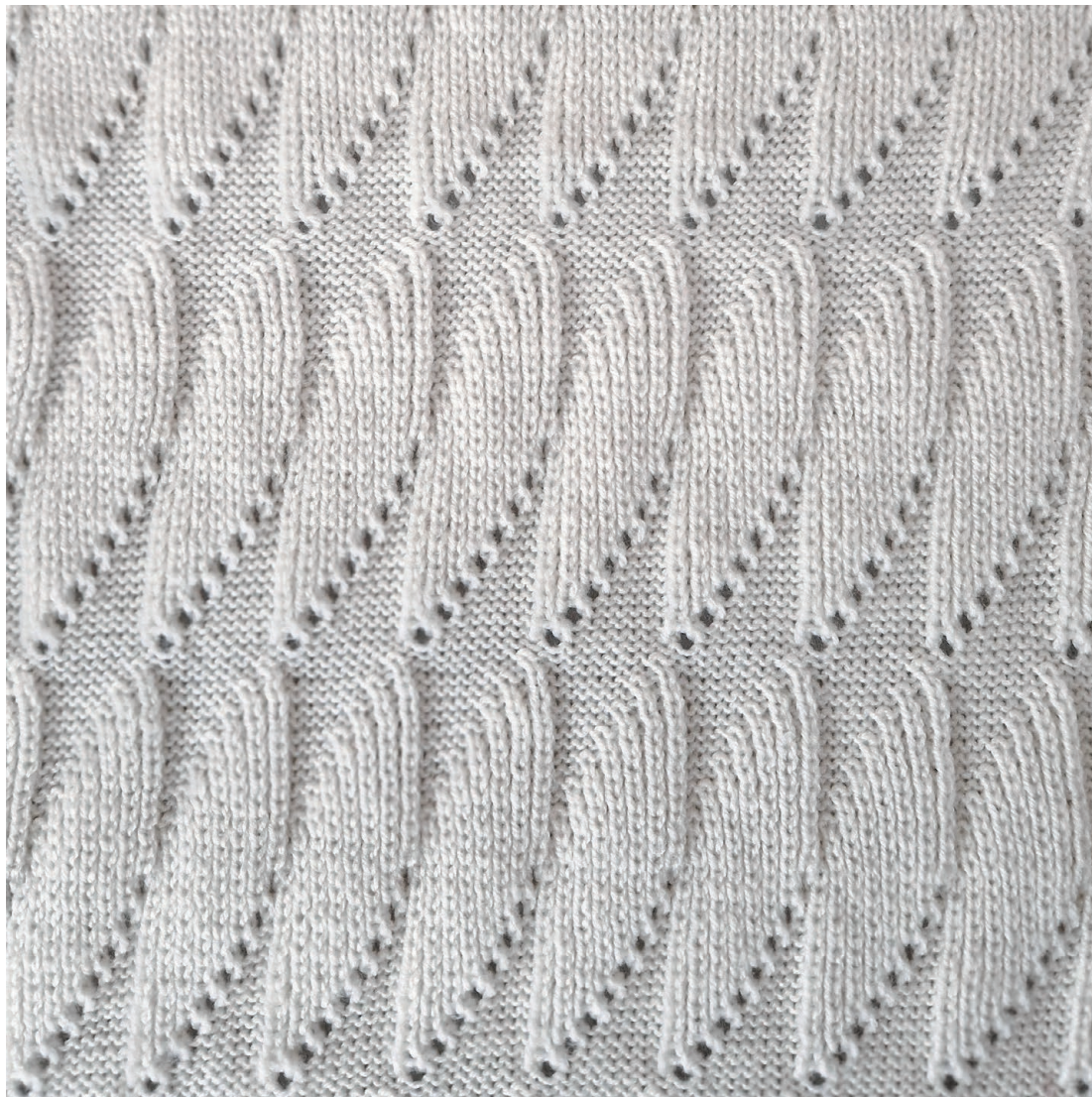
Focus • Alain Diot

c'est plus polluant mais ce serait moins gênant pour tous les gens qui aimeraient bien passer pour parer au plus pressé ! Ils appellent ça le Tour de France là où ce serait plutôt le Four de Transe ! Lorsqu'on voit tous ces gens excités comme des fous, en déroute sur le bord de la route, c'est sûr qu'il y a quelque chose de souterrain qui produit cet excès d'entrain du soir au matin ! Et même les filles se sont mises à ce turbin et s'emballent, c'est fatal, sur leurs pédales comme de fières cavales !

Et puis, qu'est-ce qu'ils cherchent, ceux qui sautent à la perche ? Fallait quand même y penser à s'envoyer en l'air pour finalement retomber par terre pendant que d'autres courent comme des dératés pour se retrouver finalement, quelle joie, toujours au même endroit, à moins qu'ils n'envoient au loin plusieurs fois quelque objet contondant que pourtant ils aiment tant ! Et j'en passe des pires, mes chers sires, et des meilleurs, mes bonnes sœurs, mais c'est sûr, c'est bien leur droit de faire n'importe quoi ! Et pourquoi pas ?! Ne soyons pas rabat-joie et applaudissons tous ces exploits, quels qu'ils soient, s'ils sont de bonne foi !

Alain (possible) DIOT • Octobre 2026

Milica Markov • White Scarf



Milica Markov • White Scarf



Milica Markov • White Scarf



Milica Markov • White Scarf



Milica Markov • White Scarf



Isabelle Souchet – Leprêtre

■■■■ Blanc • Flammarion 2003

Ce matin, à mon réveil, le soleil inondait ma chambre. Alors, je me suis levée avec l'envie de sortir, de me glisser dans le flot de la ville et de tout voir. En ouvrant la porte qui donne sur la rue, j'ai repris ce petit jeu que je faisais quand j'étais enfant les jours d'été, et qui consistait à renverser ma tête en arrière pour mieux voir le ciel, et à me laisser passer ainsi de l'ombre de la maison, à la lumière vive du jardin. J'aimais les quelques secondes d'éblouissement qui suivaient avant que l'œil ne s'habitue. Mais aujourd'hui, le soleil n'était pas assez chaud et je n'ai pas eu le même saisissement.

Il faisait un froid vif et cela m'a surpris. Je marchais vite, il fallait absolument que je m'éloigne de l'emprise calfeutrée de mon appartement. Depuis que Pierre m'a quittée, à la fin de l'automne dernier, j'ai passé l'hiver enfermé chez moi, en ignorant tout ce qui aurait pu me distraire de ma douleur. Son regard sur le monde et sur-moi me manquait tellement, que j'avais l'impression de ne plus exister vraiment.

Les gens que je croisais semblaient prendre leur temps. Ce qui était plutôt inhabituel. Peut-être voulaient-ils aussi profiter du soleil ? Certains souriaient et j'avais l'impression qu'en dépit du froid, toute la ville respirait un air de printemps. Peu à peu je me suis sentie gagnée par une sorte d'exaltation. En passant devant la boutique d'un fleuriste, je remarquais un bouquet de roses. La fraîcheur de ces fleurs ouvertes au soleil me bouleversa sans que je comprenne pourquoi. Leurs pétales parsemés de gouttes d'eau scintillaient doucement au soleil et je me perdis un instant dans le reflet miroitant de ces petites bulles transparentes. Une impression de bonheur clair se dégageait de ses fleurs et je serais resté là longtemps, à les admirer, si un homme ne m'avait pas bousculé.

En me détournant, mon regard balaya toute la rue et je compris soudain que quelque chose s'était modifié à mon insu, durant tous ses mois immobiles où rien ne semblait s'être passé. Ce quelque chose était infime mais il m'aidait désormais à percevoir une multitude de détails que je n'aurais certainement pas remarqués auparavant ; comme la beauté de ses roses ou la lumière de cette journée qui commençait. Je me sentis soudain libérée de quelque chose qui m'oppressait depuis longtemps et je repris ma promenade avec l'envie de rattraper tous ces jours où je n'avais pu être légère.

Isabelle Souchet – Leprêtre

Quelques rues plus loin, je fus attirée par plusieurs boutiques de vêtement où le printemps éclatait en brassées de fleurs imprimées. Cela m'enchantait comme si je voyais des tissus de ce genre pour la première fois. Je caressais des yeux chacune de ces étoffes soyeuses aux couleurs acidulées et mon manteau me parut subitement grossier et déplacé. J'aurais tant aimé sentir le frémissement de ses tissus légers sur ma peau. Un peu plus loin, devant un magasin de chaussures, j'eus envie d'être une femme au pied menu chaussé d'escarpins à talons aiguille. Un chapeau rose à la vitrine d'une modiste me fascina aussi... Et puis je l'ai vue. D'ailleurs, j'ai failli passer devant elle sans la remarquer. Un coursier essayait de monter sur le trottoir afin d'éviter l'embouteillage qui bloquait la circulation, et pendant un instant, je n'ai pas prêté attention aux magasins que je croisais. C'est en détournant la tête une seconde, qu'il m'a semblé voir dans le reflet d'une vitrine ; une robe extraordinaire. Étonnée et incertaine de ma vision, je me suis rapprochée, mais plusieurs coups de klaxons répétés d'automobilistes énervés me firent sursauter. Impatiente d'échapper à ce bruit, j'entrais dans la boutique. J'étais la seule cliente et la vendeuse était au téléphone, alors sans hésiter je me dirigeais vers la robe entraperçue. En la voyant de plus près, je fus saisie par sa beauté. Tout un monde oublié de princesses et de fées resurgit soudain et j'eus l'impression l'espace d'une seconde d'être redevenu la petite fille qui se racontait toutes sortes d'histoires merveilleuses. Le blanc soyeux de son tissu me ravissait. Il rayonnait. Jamais auparavant, je n'avais été touché à ce point par cette couleur. J'imaginais des Noël de givre et de nacre dans des forêts lointaines et mystérieuses. Le buste menu de la robe perdue dans l'ampleur foisonnante de la jupe richement brodée me semblait l'évocation même de la féminité. En remarquant le ruban de satin rose qui soulignait sa taille, je pensais tout de suite qu'il était inutile et un peu désuet. Puis, je compris que sa présence était essentielle tant sa couleur faisait vibrer la blancheur de la robe. Je ne pouvais plus détacher mon regard de ce ruban, il me subjuguait...

– Je peux vous aider ?

C'est alors que je remarquais la présence de la vendeuse.

Elle était à côté de moi et elle me regardait en souriant. Surprise et gênée de ne pas l'avoir entendue arriver, j'étais incapable de parler.

Isabelle Souchet – Leprêtre

– C'est un de nos plus beaux modèles, ajouta-t-elle sans me laisser le temps de répondre. Avec, vous serez une mariée inoubliable.

Une mariée ! Je n'arrivais pas à y croire. C'était une robe de mariée et cela ne m'avait pas effleuré l'esprit une seule seconde. Je me sentais tellement stupide que j'aurais voulu disparaître aussitôt. La vendeuse ne semblait pas avoir remarqué ma gêne et elle continuait à parler. Quand elle me demanda si j'allais me marier bientôt, j'eus envie de m'enfuir. Puis, je réalisais que je ne pouvais pas partir de ce magasin sans cette robe, cela aurait été trop douloureux. Aussi, lui laissais-je imaginer ce qu'elle voulait. Je crois même que je lui ai donné une date de mariage. Il me fallut cependant beaucoup insister pour que je puisse emporter la robe d'exposition tel qu'elle était, sans l'essayer. Pendant qu'elle déshabillait le mannequin, je sentais son regard me détailler de la tête aux pieds. Je remarquais alors que mes chaussures étaient sales par endroit et ma gêne ne fit qu'augmenter. Ne sachant quelle contenance avoir, je fixais mon attention sur la vendeuse. Avec beaucoup de précautions, je la vis suspendre ma robe à un cintre et glisser l'ensemble dans une grande housse en tissu sur laquelle était écrit le nom du magasin : Blanc. Ensuite, elle remonta la fermeture éclair et après avoir déposé le précieux emballage sur le comptoir, elle lu l'étiquette qu'elle avait décrochée de la robe quelques instants plus tôt.

– 5 780 euros s'il vous plaît, mademoiselle.

J'essayais de calculer combien cela faisait en francs. La vendeuse me souriait. Au moment où je venais de réaliser que 5 780 euros correspondait à environ 37 000 francs, elle ajoutait :

– Cela fait 37 914,31 francs exactement.

J'étais abasourdie par le prix et l'angoisse m'étreignait la gorge. Je savais que je ne pouvais pas renoncer à cette robe, alors pressée d'en finir je rédigeais rapidement un chèque que je présentais à la vendeuse, avec ma carte d'identité. Après qu'elle eut noté mes coordonnées, je sortis du magasin en évitant de croiser son regard. Toute mon attention était concentrée sur le précieux emballage que je tenais bien haut afin de ne pas le laisser traîner par terre. J'étais en nage.

Isabelle Souchet – Leprêtre

Dès que j'eus regagné mon appartement. Je déposais ma robe sur la banquette et je m'assis sur la première chaise venue. Ma respiration était saccadée et il me fallut plusieurs minutes pour retrouver un souffle régulier. 37 000 francs. Je venais d'acheter une robe de 37 000 francs ! C'était un geste qui était tellement à l'opposé de mon comportement habituel que je n'arrivais pas à savoir si c'était bien ou mal. Je savais juste que je pouvais le faire mais qu'une partie de mes économies venaient d'être engloutie. Mon regard accroché à cette housse de tissu blanc, je ne cessais de me demander pourquoi cette robe avait soudain déclenché en moi cette envie irraisonnée de la posséder. Je voulus la voir de plus près. En me levant, je me rendis compte que j'avais encore mon manteau sur le dos et que je transpirais abondamment. Je ne pouvais pas toucher cette robe en ayant le sentiment d'être sale. J'ôtai tous mes vêtements et je me fis couler un bain.

Je restais longtemps dans la chaleur de l'eau à penser à toutes sortes de choses, à la vendeuse qui m'avait certainement prise pour une folle, à Pierre qui aurait été étonné de cet achat, lui qui se moquait souvent de mon attitude "calme et sans véritable élan", à ma mère aussi. Je sais qu'elle n'aurait pas compris mon geste, elle qui ne dépensait que ce qu'il fallait. Quand j'étais enfant, elle m'habillait toujours avec des vêtements qui n'avaient pas d'âge. Ainsi fagotée j'avais l'air de rien ; une grisaille que l'on remarque à peine et surtout que l'on oublie vite. Je n'arrivais pas encore, à comprendre pourquoi, à peine une heure plus tôt, j'avais acheté une robe aussi incroyable, mais j'avais l'intuition qu'elle rattrapait infiniment de choses. Avec un pincement au cœur je me dis qu'à part Maryse, je n'avais pas d'autres amis à qui j'allais pouvoir parler de cette robe.

L'eau du bain s'était refroidie et je me décidais à sortir. En m'essuyant, j'aperçus soudain le flacon de parfum que Pierre m'avait offert à mon dernier anniversaire et je réalisais alors que je l'avais oublié là sans jamais l'utiliser. J'ai toujours trouvé inutile d'être parfumée. Soudain curieuse de découvrir quelle sorte de parfum il avait choisie, j'en déposais un peu sur ma main. Une forte odeur de lilas se répandit dans la salle de bains, ou de lys blanc, je n'arrivais pas à définir vraiment quelle était la fleur d'origine. Le parfum mêlé à l'odeur de ma peau se réchauffa et une senteur plus épicée s'exhala. Je pensais tout de suite à du gingembre. J'aimais ce mélange de fleurs et d'épices. Après avoir revêtu des vêtements propres, je me parfumais à nouveau puis j'allais à la rencontre de ma robe.

Isabelle Souchet – Leprêtre

Avec beaucoup d'application je la libérais de sa housse et je la suspendis à la porte de mon armoire en faisant attention à ne pas la froisser. Puis, lentement, j'entrepris de redonner de l'ampleur à sa jupe. Je pouvais la toucher et laisser glisser mes doigts sur les broderies soyeuses. Il y avait quelques perles de nacre qui étaient cousues par endroit. Le taffetas de soie crissait quand je le manipulais et je pensais immédiatement au son des pas dans la neige. Je me souvins d'un conte de fées que j'aimais beaucoup quand j'étais enfant. Il se passait en plein cœur de l'hiver, dans un pays où la neige recouvrait tout. Des violettes y poussaient cependant comme au printemps. L'histoire disait que leur parfum avait quelque chose de magique. Une princesse vivait là, au milieu de cygnes majestueux. Elle était toujours vêtue de parures magnifiques et diaphanes qui me faisaient rêver...

En repensant à ce conte, je compris alors ce qui m'avait attirée et fascinée en voyant cette robe de mariée. Elle me renvoyait à ce temps particulier de l'enfance où l'on est tout à coup ravi d'être une jeune fille. L'air que l'on respire à ce moment-là est inoubliable. Il a quelque chose de grisant et l'on se sent bien comme si la vie recelait soudain tous les possibles. En regardant ma robe je redécouvrais toutes ses émotions avec la même intensité. Je possédais de nouveau la possibilité de vivre la richesse de ses instants où la féminité se révèle.

Sans quitter ma robe des yeux, je m'assis sur mon lit. L'appartement était plongé dans le silence et les bruits du dehors me semblèrent soudain lointains, presque irréels.

■ ■ ■

Quand le réveil sonna le lendemain matin, j'eus la sensation que ce week-end avait été incroyable et j'avais hâte de le raconter à Maryse. Il me fallut cependant, attendre l'heure du repas car il n'y eut pas de moment dans la matinée sans que nous soyons, l'une et l'autre, très occupés. À la cantine, nous nous sommes assises à notre table habituelle. Maryse me regardait avec curiosité.

– Tu t'es maquillée ce matin ? me dit-elle en souriant, et tu t'es mis du parfum aussi ? Tu as rencontré quelqu'un ?

Alors je lui parlais de ma robe. Plus j'avais dans mon récit et plus elle semblait étonnée. Quand je lui dis le prix de ma robe, elle s'écria :

– C'est pas vrai ! T'as pas fait ça ! Tu te rends compte 37 000 francs c'est au moins quatre fois ton salaire. Tu vas faire comment pour payer ça ?

Isabelle Souchet – Leprêtre

- J'ai des économies, et puis le prix, c'est pas le plus important. Cette robe est...
- Quoi le prix c'est pas important ? Mais t'es complètement dingue ! Tu te rends compte de ce que tu dis ! Tu te vois porter une robe de 37 000 francs ?
- Non, je ne veux pas... Enfin ! je ne l'ai pas achetée pour la porter. C'est autre chose. Elle...
- Mais qu'est-ce qu'elle a de si extraordinaire cette robe ? Elle est comment ?
- C'est... j'hésitais à continuer. Je ne pensais pas que Maryse réagirait si vivement. Alors dans un souffle, je lâchais, c'est une robe de mariée !
- Quoi ! Une robe de mariée ! Mais ça va pas ! Pierre est parti et...

Maryse se tut soudain. Je vis passer dans son regard quelque chose qui ressemblait à de la pitié. D'une voix adoucie, elle ajouta :

- Je comprends.

Il y eut un silence. Ce que j'avais lu dans ses yeux m'avait blessé bien plus que son emportement. J'avais honte de moi. Je m'en voulais de n'avoir pu trouver les mots justes pour lui expliquer ce que j'avais ressenti en voyant cette robe. Je n'aimais pas ce qu'elle s'imaginait. Après avoir rapidement terminé mon repas, je la quittais en lui disant que j'avais une course à faire. Je restais dehors, à marcher un peu. Quand je revins dans notre bureau, Maryse était au téléphone. Au ton qu'elle avait, je compris qu'elle parlait avec son mari. Elle rougit dès qu'elle m'aperçut et je devinais que je devais être le sujet de leur conversation.

En m'asseyant, je remarquais pour la première fois depuis dix ans à quel point, cette pièce, dans laquelle je travaillais plus de huit heures par jour, était laide. Je vis aussi le fouillis accumulé sur ma table depuis des mois et j'en eus la nausée. Je me levais d'un bond et j'entrepris de tout ranger.

Mon dernier geste fut d'arracher les quelques cartes postales que des collègues m'avaient envoyées et que je m'étais senti obligé d'accrocher au mur. Je les jetais à la poubelle. Maryse me regardait faire sans rien dire. La fin de l'après-midi se passa sans qu'aucune de nous deux ne fît allusion à notre conversation, et mon travail terminé, je rentrais chez moi avec la joie de savoir que j'allais retrouver ma robe.

Isabelle Souchet – Leprêtre

Elle semblait m'attendre dans le silence de ma chambre. À la voir ainsi rayonner, l'angoisse qui m'avait oppressé tout l'après-midi s'évanouit peu à peu. Je mangeais en regardant la télévision puis je traînais un peu, reculant ainsi le moment de me coucher.

■ ■ ■ ■

Je vécus les semaines qui suivirent, dans une plénitude que j'avais rarement connue auparavant. L'intimité envoûtante de ma robe me rendait heureuse. Mes relations avec Maryse s'étaient modifiées, je lui racontais moins ma vie et j'essayais d'éviter ses questions. Des rumeurs de licenciements commencèrent à circuler. Cela devint le principal sujet de conversation parmi le personnel de l'entreprise. J'ignorais toute cette agitation. Je savais que nous avions des difficultés mais monsieur Cassagnes, notre patron ne m'avait jamais parlé de se séparer d'une partie des employés.

Dans les rues de la ville, la chaleur s'imposait peu à peu. Désormais, je m'offrais des fleurs. Cela avait commencé par un bouquet, puis d'autres avaient suivi. Leurs présences m'étaient devenues nécessaires. Un jour que je flâuais, je fus attirée par des brassées de lilas mauves et blancs à l'étal d'un fleuriste. Quand je pénétrais dans la boutique, je vis que de nombreux livres sur les fleurs et le jardinage étaient également offerts à la vente. Après en avoir feuilleté plusieurs j'en choisis un que je trouvais magnifique. Il contenait de nombreuses photos de bouquets de fleurs ainsi que des conseils pour réaliser ses propres compositions. Pendant plusieurs jours, grâce à ce livre et à ma robe, je restais plongée dans une sorte de rêverie intérieure. J'étais attentive à chaque signe de la ville qui pouvait me renvoyer à la petite fille que j'avais été, celle qui marchait les pieds nus dans l'herbe fraîche...

■ ■ ■ ■

Un soir, alors que j'admirais ma robe, il me sembla que le ruban de soie rose qui ceinturait la taille n'avait plus tout à fait le même aspect. On aurait dit une fleur sur le point de se faner. En regardant de plus près, j'aperçus dans un des plis de la jupe quelque chose qui ressemblait à une tache.

Mon cœur se serra soudain et je me laissais tomber sur le lit. J'avais peur de regarder à nouveau. C'était impossible que cela soit une tache, je me trompais certainement. Je me relevais et j'orientais ma robe dans la lumière. Sur le blanc du tissu, je vis nettement apparaître une auréole d'un gris jaunâtre avec en son centre une petite tache noire bien dessinée. J'étais anéantie. Je n'avais pas

Isabelle Souchet – Leprêtre

imaginé une seule seconde que la beauté de ma robe puisse s'altérer un jour. Je pensais soudain que j'aurais dû la garder à l'abri de mon armoire et qu'au lieu de ça, je l'avais exposé à toutes les salissures. Je me précipitais dans le placard où j'avais rangé sa housse et j'entrepris de la recouvrir. Une envie de vomir me prit soudain et je me précipitais dans les toilettes. Je restais longtemps assise sans bouger, repliée sur moi face à la cuvette des toilettes à vomir. J'avais froid et je tremblais. Je voulus me déshabiller mais mes gestes étaient maladroits et je n'y arrivais pas. De désespoir, je me mis à pleurer. Je voulais prendre un bain pour me réchauffer et pour laver l'odeur âcre de mes vomissures. J'essayais de nouveau de détacher les boutons de ma robe. Avec beaucoup de difficulté, je réussis à en détacher deux, puis je forçai l'ouverture en déchirant le bouton qui restait.

Le bain ne m'aida pas et je passais la nuit recroquevillée sur mon lit, à essayer de trouver un sommeil qui se refusait.

■ ■ ■

Au matin, je n'eus pas la force d'aller travailler et j'appelais Maryse pour lui dire que j'étais malade. Dix minutes après, le téléphone sonnait. C'était la responsable du personnel qui tenait à me préciser que si mon absence durait, il me faudrait un arrêt maladie. J'avais eu du mal à lui expliquer ce qui n'allait pas. De peur d'être de nouveau obligée de m'expliquer, je débranchais le téléphone puis j'allais voir dans l'armoire à pharmacie si j'avais des somnifères. Je n'avais pas osé en prendre durant la nuit. La boîte que je trouvais était à moitié vide. J'en avalais plusieurs et je me recouchais.

Plusieurs heures après, quand je me réveillais, j'avais la tête qui tournait et je me sentais oppressée. Je me levais. J'eus du mal à me diriger vers la salle de bains. Je dus me tenir contre le mur pour avancer. Après m'être aspergée le visage, je téléphonais à mon médecin pour lui demander de passer me voir lors de ses consultations à domicile. Sa secrétaire nota mon adresse et elle me précisa qu'il serait certainement chez moi en fin de matinée. En l'attendant je m'allongeais sur mon canapé.

■ ■ ■

Le souvenir que j'ai gardé des jours qui suivirent est assez vague. Je crois que j'ai beaucoup dormi. Les antidépresseurs que le docteur m'avait prescrits devaient agir parce que je ressentais moins vivement la douleur. J'avais caché ma robe dans mon armoire et j'essayais de ne plus y penser.

Isabelle Souchet – Leprêtre

Maryse m'avait laissé plusieurs messages sur mon répondeur auxquels je n'avais pas répondu. Le dernier m'avait cependant surprise. D'une voix hystérique, elle m'expliquait que Cassagnes les avait tous réunis pour leur parler des difficultés de l'entreprise. Il avait même évoqué la possibilité qu'il y ait des licenciements. À la fin de son message, elle insistait beaucoup pour que je la rappelle, mais je laissais tomber. Tout m'était devenu indifférent. Je passais mes journées à traîner sans force et sans désir. Je ne sortais que rarement et seulement pour faire des courses quand mes provisions étaient épuisées.. J'en profitais toujours pour acheter des fleurs, toutes sortes de fleurs.

Un matin, alors que je renouvelais l'eau des vases, j'eus l'idée de rassembler les différents bouquets que j'avais, pour en faire une composition originale. Un peu, à la façon des créations présentées dans le livre que j'avais acheté quelque temps plus tôt. Après quelques tâtonnements, je disposais des roses dans un foisonnement de feuilles de lierre. Puis, j'ajoutais quelques anémones et des lys blancs que j'entourais de feuillage. Ce fut un moment merveilleux. Il me sembla que je venais de faire quelque chose d'extraordinaire.

Heureuse, j'ouvris la fenêtre de la cuisine et le soleil éclaira la pièce lui donnant un air d'été. Je regardais le va-et-vient de la rue. À un moment, j'eus envie de sortir.

■ ■ ■

Je marchais lentement, uniquement du côté de la rue où le soleil éclairait. À un moment, j'entrais machinalement dans le premier grand magasin que je rencontrais. Je pris un escalier mécanique et j'accédais à un niveau que je crus être celui de l'ameublement, mais qui en réalité, était un espace dédié à des créateurs contemporains. J'errais un moment sans porter une attention particulière à ce que je voyais, quand, tout à coup, mon indifférence fut balayée par la force d'une couleur. L'orange vif et chaleureux d'un tailleur venait de me surprendre. Il ranimait en moi des images de feuillages roux et dorés. Toute ma peine disparut et je ne pus contenir mon envie de caresser le mohair lumineux et confortable de cette veste à l'ampleur majestueuse. Ma main paraissait absorber la puissance de la couleur et il me sembla que je récupérais un peu de mes forces. Une envie de vivre autrement me traversa l'esprit et je me dis ce manteau pouvait m'y aider. Revêtue de cette enveloppe protectrice, l'on devait avoir toutes les audaces. Il me fallait ce tailleur... Je cherchais fébrilement le prix. Quand je l'eus trouvé, je constatais qu'il s'agissait d'un modèle de grand couturier et qu'il valait 3 850 euros .

Isabelle Souchet – Leprêtre

Allongée sur mon lit dans l'ombre de ma chambre, je suivais du regard l'ondoiement de la lumière au travers des rideaux tirés. Je savais maintenant que j'avais bien fait de ne pas acheter ce tailleur. C'était inutile.

Je repensais alors au bouquet que j'avais réalisé quelques heures plus tôt et cela me sembla la chose la plus incroyable que j'ai jamais faite. Si la découverte de ma robe m'avait fait comprendre que, désormais, j'avais besoin de mettre de la beauté dans ma vie, la création de ce bouquet m'avait appris que je pouvais agir sur cette beauté afin de la révéler. Je me découvrais une force d'invention que j'ignorais détenir et, à cet instant, j'eus la certitude qu'elle allait m'aider à transformer ma vie. Tout un univers s'offrait soudain, à moi.

■ ■ ■ ■

Abandonnant mon lit, je marchais jusqu'à la fenêtre. Je restais là, les yeux fermés, derrière l'épaisseur des doubles rideaux. Dehors, je sentais toute la ville abandonnée à la chaleur de l'après-midi. D'une main j'attrapais le bord du rideau et je le tirais d'un seul coup, en ouvrant les yeux. Une lumière vive, éblouissante me saisie soudain et je souris.

Isabelle Souchet-Leprêtre • 2002

Photo : Danielle Suijkerbuijk



Dominique Berson

■■■■ Rien à voir à l'horizon

Le char n'avancait plus. Malgré les efforts répétés du moteur qui grondait à en faire vibrer la carcasse d'acier, les chenilles patinaient inexplicablement, mordant dans une surface devenue traîtresse, presque irréelle. À travers les meurtrières, tout semblait avalé par une clarté uniforme, une étendue sans relief où les repères s'effaçaient les uns après les autres. Aucune ombre ne venait plus structurer le paysage. La lumière, dépourvue de source apparente, noyait chaque contour dans une indistinction laiteuse. On eût dit que le monde avait été lessivé, réduit à une seule teinte pâle, immaculée, où la notion même de distance s'abolissait.

Igor, accablé par la fatigue de cette terrible journée, peinait à garder les yeux ouverts. Chaque muscle de son corps criait grâce, chaque pensée semblait s'enfoncer dans une lourde torpeur. Piotr esquissa une grimace tendue, les lèvres gercées, le regard inquiet fixé sur le tableau de bord qui ne délivrait aucune aide. Le silence entre le soubresauts du moteur à chaque vaine tentative du pilote avait quelque chose d'inquiétant, presque oppressant. Dehors, rien ne filtrait, rien d'autre que cette lueur crayeuse, sans chaleur et sans vie. Un océan de ouate, coupé de toute réalité familière.

– Nous sommes bien coincés, souffla Piotr, la voix étranglée.

Igor ne répondit pas tout de suite. Il observa l'extérieur à travers la fente étroite, mais ne distingua qu'une lueur diffuse, une immensité sans contraste, comme si le monde entier avait été recouvert d'un voile uniforme. Aucun arbre, aucune ombre, rien pour situer leur position. Juste cette clarté aveuglante qui semblait absorber toute profondeur. Par instants, il lui venait l'impression absurde qu'ils étaient à l'intérieur d'une immense page vierge, réduits à l'état de simples taches grises que l'on allait bientôt effacer.

Il fallait sortir.

La décision pesait lourd, mais rester signifiait attendre, et attendre ici revenait à disparaître lentement mais inexorablement. Le froid, même à l'abri, gagnait du terrain. Il rampait le long des parois métalliques, rendait l'air plus épais, plus dur à avaler. Chaque expiration formait un petit nuage fugace qui se mêlait à l'atmosphère déjà saturée d'humidité glacée. Igor savait que dans quelques heures, plus rien ne distinguerait leur blindage de cette étendue décolorée. Ils deviendraient un simple renflement sous la nappe cendreuse, une rumeur étouffée sous la neige.

Dominique Berson

Piotr inspira profondément, ajusta son manteau déjà rigide de givre, puis poussa la trappe. Aussitôt, une bourrasque furieuse s'engouffra à l'intérieur, cinglante, tranchante, comme si l'air lui-même voulait les chasser de leur abri. Une poudre impalpable, irritante, lui sauta au visage. Elle ne ressemblait à rien de connu : pas du givre, pas de la grêle, pas du grésil, mais... même pas de la neige, quelque chose de plus ténu, de presque irréel, qui se dérobait sous ses doigts gantés et collait à ses paupières.

La tempête faisait rage au-dehors. Le vent hurlait, soulevant des tourbillons serrés qui effaçaient toute trace de passage. Le froid, d'une intensité presque irréelle, frappa Piotr de plein fouet lorsqu'il se glissa hors du T-34. Sa respiration se transforma immédiatement en épais nuage, ses cils se figèrent en quelques secondes, et ses doigts perdirent toute sensibilité malgré l'épaisseur de ses gants. L'air lui-même semblait taillé dans un bloc, solide, tranchant. Il cligna des yeux, mais ne vit rien d'autre que cette immensité décolorée, sans commencement ni fin, sans ombre portée. Le ciel et le sol ne faisaient qu'un, unis dans une même pâleur éblouissante.

Il posa un pied au sol, mais le terrain céda légèrement, instable, comme une surface trompeuse, prête à l'engloutir. Il fit quelques pas, se tenant au blindage pour ne pas être emporté par le vent. Autour de lui, tout se confondait en une seule teinte éclatante, un désert glacé où même le ciel et la terre semblaient fusionner. Il n'y avait ni haut ni bas, ni proche ni lointain. Rien que cette étendue laiteuse, sans défaut, sans repère, qui lui renvoyait sa propre présence comme une tache indésirable.

– Igor ! cria-t-il, mais sa voix fut immédiatement étouffée, avalée par la tempête.

Le son ne voyageait pas. Il mourait à peine né, happé par une matière molle et dense qui l'empêchait de se propager. Piotr eut soudain la sensation terrible d'être seul, absolument seul, séparé du monde par une couche épaisse de silence feutré. Le char d'assaut lui-même, derrière lui, paraissait déjà irréel. Sa silhouette massive se fondait peu à peu dans cette immensité sans contours, comme si l'acier lui-même se laissait digérer par cette clarté vorace.

Il contourna lentement le tank, les yeux plissés, tentant de comprendre. Les chenilles étaient partiellement enfoncées, prisonnières d'une couche compacte et glissante. Mais quelque chose clochait. La surface n'était pas uniforme. Par endroits, elle semblait creuse, presque fragile, comme si un vide se cachait juste en dessous. Une légère déformation, à peine visible, gondolait la croûte à quelques mètres du blindé. On aurait dit la peau tendue d'un tambour ou bien la surface d'un lac gelé dont on aurait occulté la profondeur.

Dominique Berson

Piotr s'agenouilla, balaya la surface de ses mains engourdies. Une fine couche s'effrita, révélant une instabilité troublante. Sous ses doigts, la matière se dérobaît, poudreuse en surface, plus dure en dessous, mais étrangement creuse par endroits. Il enfonça le poignet un peu plus. Rien. Une résistance molle, puis le vide. Il recula brusquement, le cœur battant. Un pas de plus, et il aurait pu disparaître sans laisser de trace, englouti par cette étendue d'un ton si pur qu'elle en paraissait vide.

Derrière lui, Igor apparut à la trappe, hésitant, son visage tiré par l'inquiétude. Sa tête émergea seule, puis ses épaules. Il resta un instant accroché à l'acier, comme un homme suspendu au bord d'une falaise dont on ne voit pas le fond.

– Alors ? lança-t-il, la voix rauque.

Piotr ne répondit pas immédiatement. Il scrutait l'horizon, mais il n'y avait rien à voir, rien à comprendre. Juste cette étendue infinie, silencieuse malgré le vacarme du vent, comme si elle dissimulait quelque chose. Pas la moindre aspérité. Pas la moindre fissure. Rien que cette pâleur totale, aveuglante, qui recouvrait le monde d'une chape impitoyable. Le char lui-même, vu d'ici, n'était plus qu'un caillou sombre sur une nappe immense ; une imperfection que l'étendue semblait déjà en train d'absorber, millimètre par millimètre.

– Ce n'est pas seulement la neige ! hurla Piotr sans être sûr d'être entendu. Le sol... il n'est pas sûr !

À l'endroit où la croûte s'était effritée, un incongru petit trou sombre trouait la surface d'une pureté parfaite. Igor se pencha, mais ne vit que du noir. Un noir d'encre, comme une bouche ouverte au milieu d'un visage sans traits. Un contraste saisissant avec l'uniformité ambiante. Il eut un vertige.

Un craquement sourd, presque imperceptible, se fit entendre. Une lente ondulation parcourut la couche compacte, une vibration venue de très bas, comme si l'épaisseur gelée transmettait la respiration d'une chose ensevelie. Puis plus rien. Le silence revint, écrasant, feutré, seulement troublé par le halètement du vent qui tournoyait sans jamais rien emporter.

Les deux hommes se figèrent.

Dans cet univers d'une clarté sans nuances, sans ombre ni repère – une page infinie où il ne reste plus qu'à disparaître – une immense chose venait de bouger.

Dominique Berson

Dominique Berson

■■■■ Logo-rallye

Mots imposés : robe, mannequin, sursauter, blanc, attitude.

C'est bien en vue dans la vitrine qu'était présentée depuis quelques jours cette belle robe de mariée d'un blanc immaculé.

Chaque soir, étrangement, elle semblait changer d'attitude : avant-hier songeuse, hier fière, ce soir un peu penchée comme si elle écoutait quelqu'un.

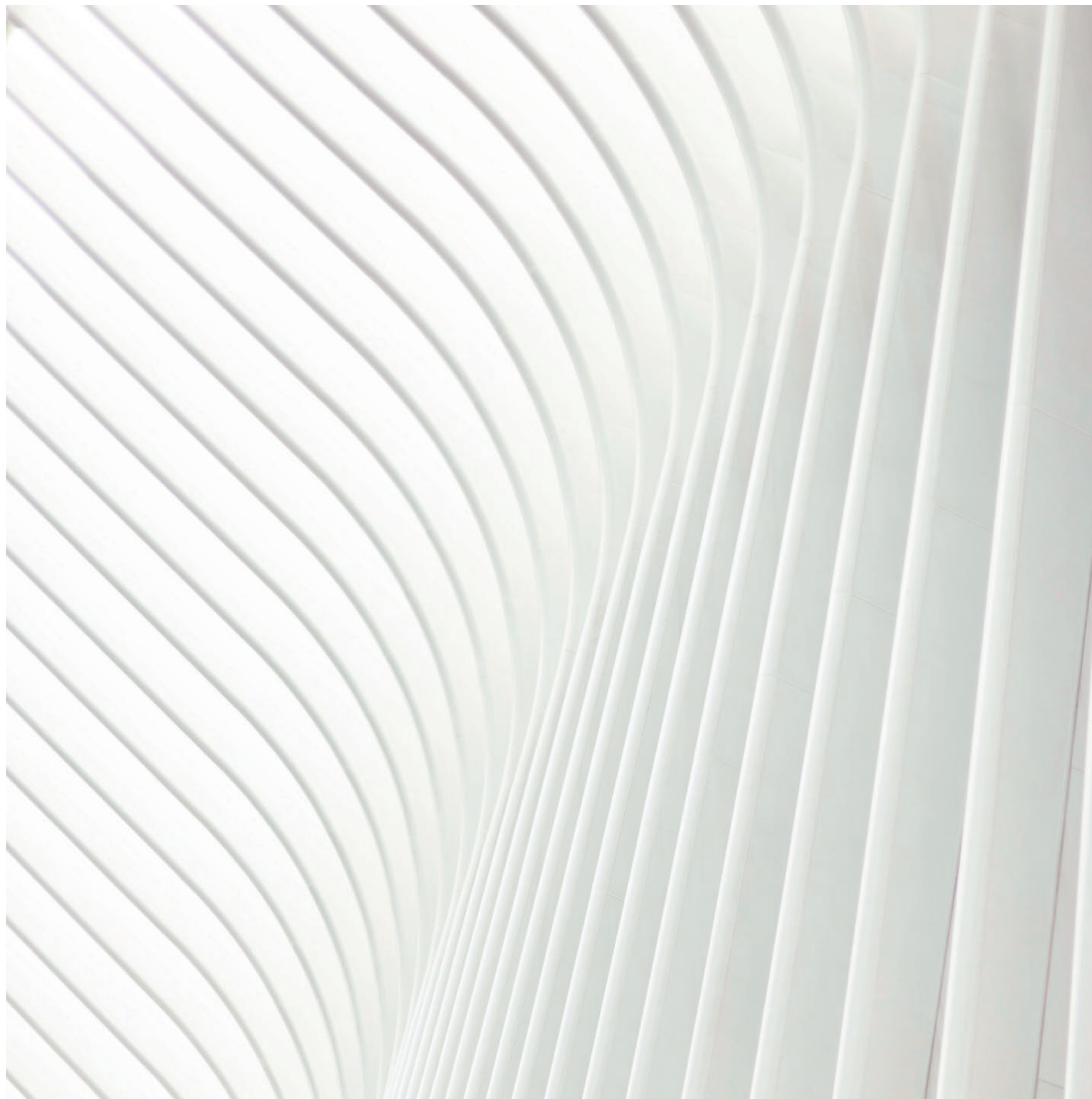
En passant devant, Marie-Sylvie y jeta machinalement un œil, à l'accoutumée. Le reflet dans la vitre la fit sursauter : il lui avait semblé voir une silhouette se tenant juste derrière elle, offrant un visage à la mariée.

Elle se retourna : la rue était vide. Quand elle regarda à nouveau, la robe était tombée sur le sol et le mannequin avait disparu.

Sur la vitrine, une note fraîchement écrite disait : « Enfin tu m'as vue. À demain même heure. »

Dominique Berson

Photo : Ryan Shumway



Ivan Leprêtre

■■■■ Conte en Porain • La chèvre blanche de monsieur Guedin

Monsieur Émile Guedin, éleveur de brebis, s'en revint un dimanche de la foire de Gandon-le-Bourdin accompagné d'une belle chevrette blanche.

— Ben, qu'est qu't'as encore été inventer l'Émile avec ta bique, là ? Nous aut', ont fait du brocciu, pas du crottin. T'en n'as pas assez ed'faire des conn'ries, fi de Diou ?

— Arrête donc ed' jurer la mère, t'vas faire tourner el'lait et laisse-moi vaquer avec ma cabra.

Sur ce, il emmena sa protégée dans la bergerie, il la baptisa Mireille et l'installa confortablement dans un box individuel avec tout le confort moderne. Il lui donna une belle brassée de foin et alla faire une bonne sieste.

Au soir venu, après la traite des brebis, le père Guedin tira un bon litre de lait crémeux de sa chèvre qu'il mit en caillage pendant deux journées.

Le surlendemain, le père Guedin au comble de l'excitation testa le fromage de Mireille. Il lui trouva un goût bizarre.

— Viens vouère ici, la Lucienne, goûte et dis-y.

— On dirait du Camembert ? Tu t'es 'core fait eu, el'père.

— P'têt qu'il faut changer son alimentation. J'm'en va lui donner du trèfle, pis augmenter la présure.

Ce qui fut fait.

— Il a un goût ed vache qui rit ton calendos, à c'jour, Émile.

— C'est y pas possib' ! J'essaie avec ed'pommes, ed'carottes, pis d'aut' légumes.

■■■■

— Beuarrk ! 'core pire, c'est du Babybel.

— Il va m'faire devenir chèvre c't'animal.

Il passa ses journées et ses nuits à cajoler Mireille pour qu'elle lui fasse un bon crottin bien onctueux. Entre-temps, la Lucienne — qui en avait ras la couenne de son bonhomme — fit sa valoché, embarqua les brebis et foutu le camp chez son frère qui habitait Chaffouin-sur-Tripette. Resté seul, Émile désespérait. Pourquoi s'était-il acharné aussi avec cette maudite chèvre. On n'était pas bien avec la Lucienne et les brebis.

— Je suis là moi, ne t'inquiète pas, le père Guedin.

Ivan Leprêtre

- Hein ! Qui qu’c’est qu’a causé ? C’est diablerie, éructa l’Émile bouleversé.
- C’est moi, Mireille, calme-toi on va s’en sortir.
- Ben quoi, t’es une chèvre, tu dois pas parler ?
- Oublies-tu qu’on est dans un conte, mon vieux. Je fais ce que je veux, y a personne pour me commander.
- Ben, qu’est-ce que j’va faire avec une biquette qui cause, moi ?
- Il faut que je t’avoue une chose, je ne suis pas une vraie chèvre. Une méchante sorcière m’a jeté un sort et me voilà en train de bêler et incapable de faire un bon fromage. Tu peux me venir en aide mon bon Émile et tu ne seras pas déçu.
- Je dois quoi faire, dis-moi ?
- Il faut que tu m’embrasses et je redeviendrai moi-même, on commence à bien se connaître maintenant.

Le père Guedin ne se fit pas prier plus longtemps. Il roula une bonne galoche à Mireille et attendit. Au départ, il n’y eut qu’un léger frémissement sur le dos de la blanche caprine (d’ailleurs bientôt, caprine, c’est fini !).

Un éclair jaillit en jaillissant et wooooof Mireille fut changée en poule.

- Ben v’là aut’chose, kréwindjou ! T’es pas une princesse ? Mais qu’est-ce que c’est qu’ce binz ?
- Merci mon prince. Eh bien, je ne t’ai jamais dit que j’étais une princesse. Tu veux un œuf à la coque ?

Ivan Leprêtre

Ivan Leprêtre

■■■■ Suivez le fil

- Monsieur, vous avez un fil qui dépasse, ici.
- Je sais, il s'agit de mon fil conducteur. C'est plus facile pour conduire la camionnette dans le trafic.
- Très ingénieux. Vous en avez un autre là, qui ressemble à un spaghetti.
- Oui, celui-là est mon fil à la pâte. Je vois que vous n'êtes pas dénué de fil, vous non plus.
- C'est vrai, celui-ci est à ma femme, Ariane. Il faudrait que je lui rende. Elle a tendance à perdre le fil lorsqu'elle est pendue au bout du fil. Elle me donne du fil à retordre, vous savez.
- La mienne, même si elle essaie de sauver les apparences, n'a pas inventé le fil à couper le beurre. Notre mariage ne tient plus qu'à un fil.
- Tout comme moi, de fil en aiguille, je me retrouve sur le fil du rasoir et ça me chagrine.
- Toute cette histoire était cousue de fil blanc, à n'en pas douter.

Ivan Leprêtre

Ivan Leprêtre

■■■■ Deux cercles blancs
dans un carré blanc
sur fond blanc.

Ivan Leprêtre

■■■■ Deux carrés blancs
dans un cercle blanc
sur fond blanc.

Photo : Heug Soon



Bruno Laurent

■■■■ Le mystère du blanc : enquête sur un phénomène inexpliqué

Du blanc des yeux, de la colombe de la paix, en passant par la maille blanche coincée entre le bleu et le rouge de notre cocarde, ou encore la robe de la mariée, sans oublier l'ours polaire et sa banquise, et même dans la chanson de Marcel Amont: « Banc, blanc, blanc, le goéland et le bateau... », le blanc évoque la pureté, l'honnêteté, l'innocence, la lumière, la neutralité, le recommencement. Rien que ça.

Il est aussi la couleur de la propreté. Quand on le porte, Il procure une forme de confiance, parfois même une certaine estime de soi. Cette clarté visuelle invite au calme intérieur et donne l'impression de reprendre la main sur le destin de sa vie. Dans l'Égypte ancienne, les prêtres portaient du blanc pour être en harmonie des forces cosmiques... C'est dire.

Ce n'est pas mon cas. Rien que d'en parler, je me souviens des efforts que je déployais pour le garder immaculé lorsque je le portais. Un cauchemar, vous dis-je, qui me laisse aujourd'hui encore avec cette question sans réponse: pourquoi ? Il existe dans la nature des phénomènes que la science peine à expliquer. Celui-ci en fait partie. Me voilà donc, stylo à la main, devant une feuille blanche, à vous narrer mon indicible vécu.

■■■■ L'enfance

Dans les années soixante, garçons et filles portaient le slip blanc. C'était une époque où l'autorité parentale estimait qu'il pouvait parfaitement remplir la fonction de maillot de bain. Dès qu'un point d'eau apparaissait — rivière, bassine transformée en piscine ou simple tuyau d'arrosage — il abandonnait sa mission première pour devenir le dress code glamour des baignades. Avec mes copains, nous étions plus proches des enfants de Pagnol et de Pergaud que de ceux d'aujourd'hui.

Dans l'insouciance enfantine, ce morceau de tissu se faisait caméléon. Transparent dans l'eau, vert dans l'herbe, marron dans la terre mouillée, souvent tout cela à la fois. Pratique pour masquer le jaune de devant ou les traces de pneus de derrière. Le blanc révélait tout.

À cet âge-là, la culotte sale relevait uniquement des préoccupations maternelles. Alors que pour nous, cela n'avait aucune importance.

Bruno Laurent

■■■■ De l'adolescence à l'âge adulte

Bien des années plus tard, les beaux jours ont amené la mode des jeans blancs, des baskets blanches et des chemises en lin blanc. Je me regarde dans le miroir. L'allure est estivale, élégante, méditerranéenne. La classe, me dis-je, en toute modestie, assuré de faire craquer les filles.

Ce que j'avais oublié de mon enfance, c'est que cette nuance immaculée me préparait discrètement à sa véritable réputation, celle d'aimant à incidents. A ce stade, marquons une pause le temps de se poser la question : est-ce le blanc qui attire les taches ou les taches qui recherchent le blanc ? Derrière son apparente absurdité se cache peut-être l'un des plus grands mystères de la vie.

Avec mon expérience avérée, je penche pour la seconde hypothèse. Comme le disait si bien le grand sage Coluche « dans un œuf, y'a du blanc et du jaune. Eh bien plus on mélange, plus il n'y a que du jaune ». Assurément, les taches semblent dotées d'une intelligence propre. Sur un vêtement noir, elles avancent masquées. Sur du blanc, elles sont sur leur terrain favori. De vraies exhibitionnistes. Arrogantes souillons, elles choisissent toujours l'endroit le plus dérangeant, c'est-à-dire le plus visible.

Malgré l'âge, je commets inlassablement la même erreur. Je ressors mon pantalon ou ma chemise, voire dangereusement les deux, persuadé que ce sera différent cette fois. Je me sens prêt à flâner dans les rues piétonnes, savourer un café en terrasse ou festoyer jusqu'au bout de la nuit.

Mais d'où elle sort, celle-là ?

J'ai pourtant fait attention. Plus que d'habitude. Une substance inconnue est là ! Elle est parvenue à entrer en contact avec ma tenue vestimentaire. Comme à chaque fois, elle apparaît au centre du champ de vision, insolente. Je ne vois plus qu'elle. Cette frimeuse indécente est une invitation aux quolibets et moqueries. Le pire vient quand tu passes la soirée à entendre la même rengaine « c'est con ce qui t'arrive. En plus elle est mal placée ! »

Bruno Laurent

■■■ Aujourd'hui

Avec l'expérience, j'ai développé plusieurs théories.

- La première : le blanc ne reflète pas seulement la lumière, il révèle aussi les compatibilités secrètes. La tache adhère au blanc comme la moule à son rocher.
- La deuxième : la saleté existe partout, mais elle choisit le blanc pour revendiquer son existence. Elle est une révolutionnaire qui refuse l'autorité du blanc royal.
- La troisième, plus inquiétante, est que la tache envoie un signal secret à l'univers.
« Bonjour toi. T'es bien propre. T'inquiète ça va pas durer ».

J'ouvre une parenthèse pour faire le lien qui expliquerait également le phénomène observé autrefois avec ma mère. Lorsqu'elle nettoyait les fenêtres, la pluie arrivait invariablement dans les heures qui suivaient pour dégouliner le long des vitres.

De la même manière, dès que j'enfile du blanc, un réseau invisible se met en alerte. Les pigeons et autres mouettes modifient leur trajectoire. Le verre de vin devient instable. Les enfants armés de glaces se rapprochent dangereusement. Mon stylo se met à fuir. La sauce devient tomate.

Mes nombreuses stratégies d'évitement sont vaines. Rien n'y fait. Le blanc finit toujours par perdre contre ces immondices.

Aujourd'hui, j'accueille mon impuissance. J'ai lâché prise, comme on dit. Lorsque je me risque à porter du blanc, j'attends simplement de découvrir quelle tache se présentera la première. Ce qui est particulièrement agaçant, c'est qu'aucune ne se manifeste désormais. Ma chemise reste immaculée.

Cette étrange accalmie m'a conduit à revoir ma conclusion ; depuis que je ne redoute plus une souillure, celle-ci semble m'ignorer, comme si le phénomène n'était fait que pour ceux qui veulent y croire.

Mais alors, le blanc, sous ses allures de sainte nitouche, n'attire pas les chiures de mouche ou autres saletés crasses par hasard ; il n'est pas la victime mais le complice ! Comme la toile blanche de l'écran de cinéma, il leur offre un décor où exister. Les taches lui

Bruno Laurent

donnent du relief, du contraste, une histoire à raconter. Au fond, le blanc ne cherche pas tant la pureté que l'attention ; il a besoin de ses imperfections pour être remarqué.

Si j'avais su plus tôt que cette couleur jouait double jeu, j'aurais peut-être suivi la sagesse de petit Gibus : « Si j'aurais su, j'aurais pas venu ! »*

* La guerre des boutons de Louis Pergaud.

Photo : Sambhav Saxena



Yves Niquil

■■■■ J'envoie de toutes les couleurs

J'ai eu comme un blanc : il fallait que propose à Ivan Leprêtre un texte sur le thème "blanc". Avant le 13 du mois d'octobre.

Je lui avais bien dit : si j'ai le temps... car mon actualité familiale n'a pas été rose ces derniers mois - mais pas noire, il ne faut pas exagérer. Mais Ivan, qui n'est pas un bleu, m'avait demandé une réponse ferme car, me disait-il, «un certain nombre de personnes me disent oui et ne respectent pas leur parole en fin de compte.». Alors comme je ne suis pas une mauve yette, j'ai dit oui.

Ainsi m'embourbé-je.

Et voilati pa que ce soir, soit deux jours avant le terme, je reçois un message dudit Ivan, qui me dit fort justement que la date limite approche, et qu'il m'accorde quelques jours de grâce. Je suis vert. Alors je m'y mets, car il faut battre le fer quand il est rouge, comme on dit.

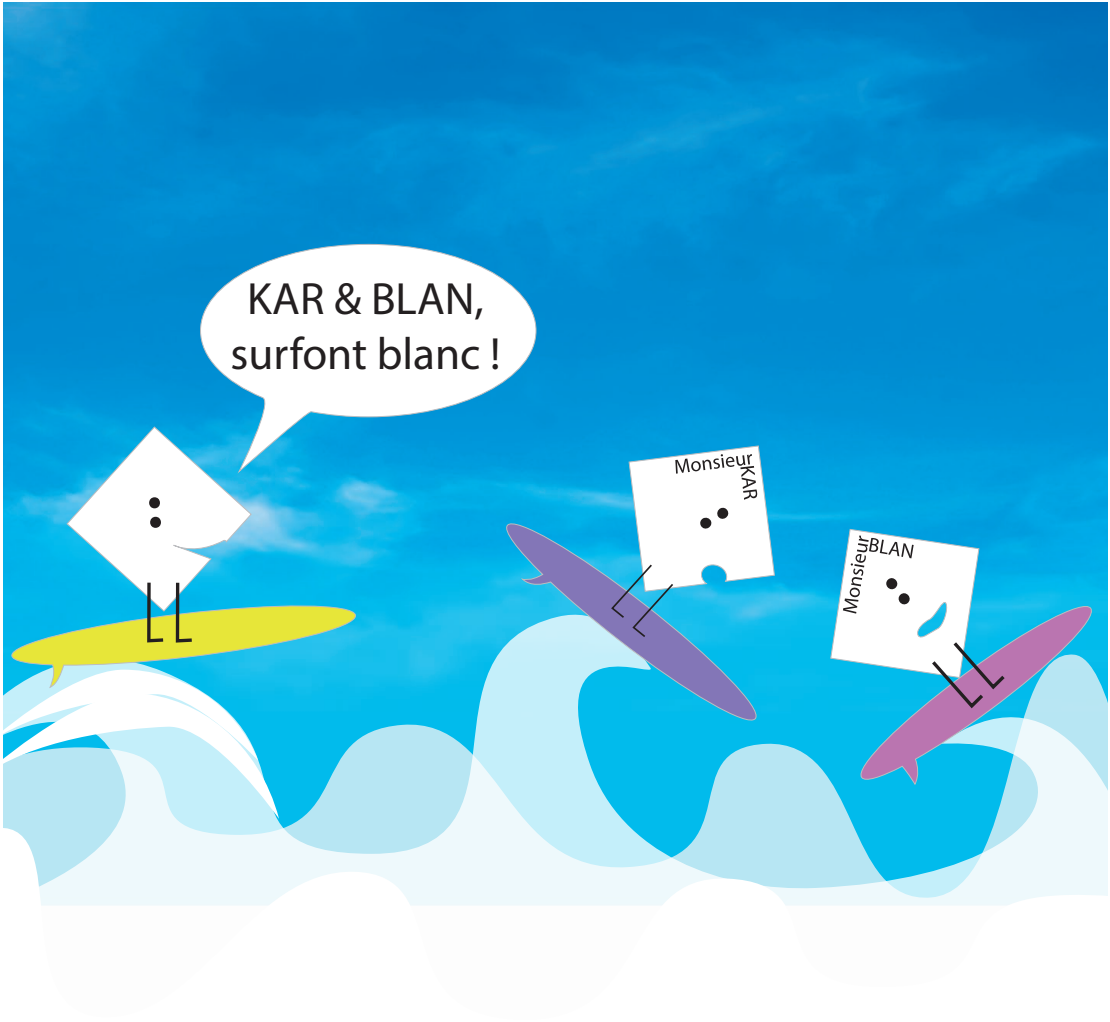
Face à l'écran blanc - je travaille directement sur l'ordinateur -, rien ne vient. Je suis caramel ! L'angoisse. Un digo ? Cela ne m'aide pas. Alors à qui pourrais-je demander de l'aide ? Pas à mes nièces Ambre et Jade, ni à mon amie Rose. Ni à Blanche, ni à Marine - celle-là, je ne l'aime pas beaucoup. Peut-être alors à mon cousin ? Allez hop, Alain... mais il ne répond pas.

C'est vraiment cyan... Alors je me suis dit : un petit verre de blanc, cela peut aider. Ou du rouge, du Bordeaux par exemple. Ou du rosé... À ç'heure, la flemme d'aller jusqu'au boulevard Magenta, ou même jusqu'à la Porte des Lilas... Et puis la voiture dans Paris, c'est un coup à me prendre une prune. Finalement je reste à la maison, et me sers ce que j'ai ici : un petit jaune. Juste un petit, pour ne pas être gris. Et là cela va tout de suite beaucoup mieux.

J'espère qu'avec ce texte cela va passer crème, et qu'Ivan ne s'empourprera pas, ni ne se sentira marron... ou chocolat !

Yves Niquil

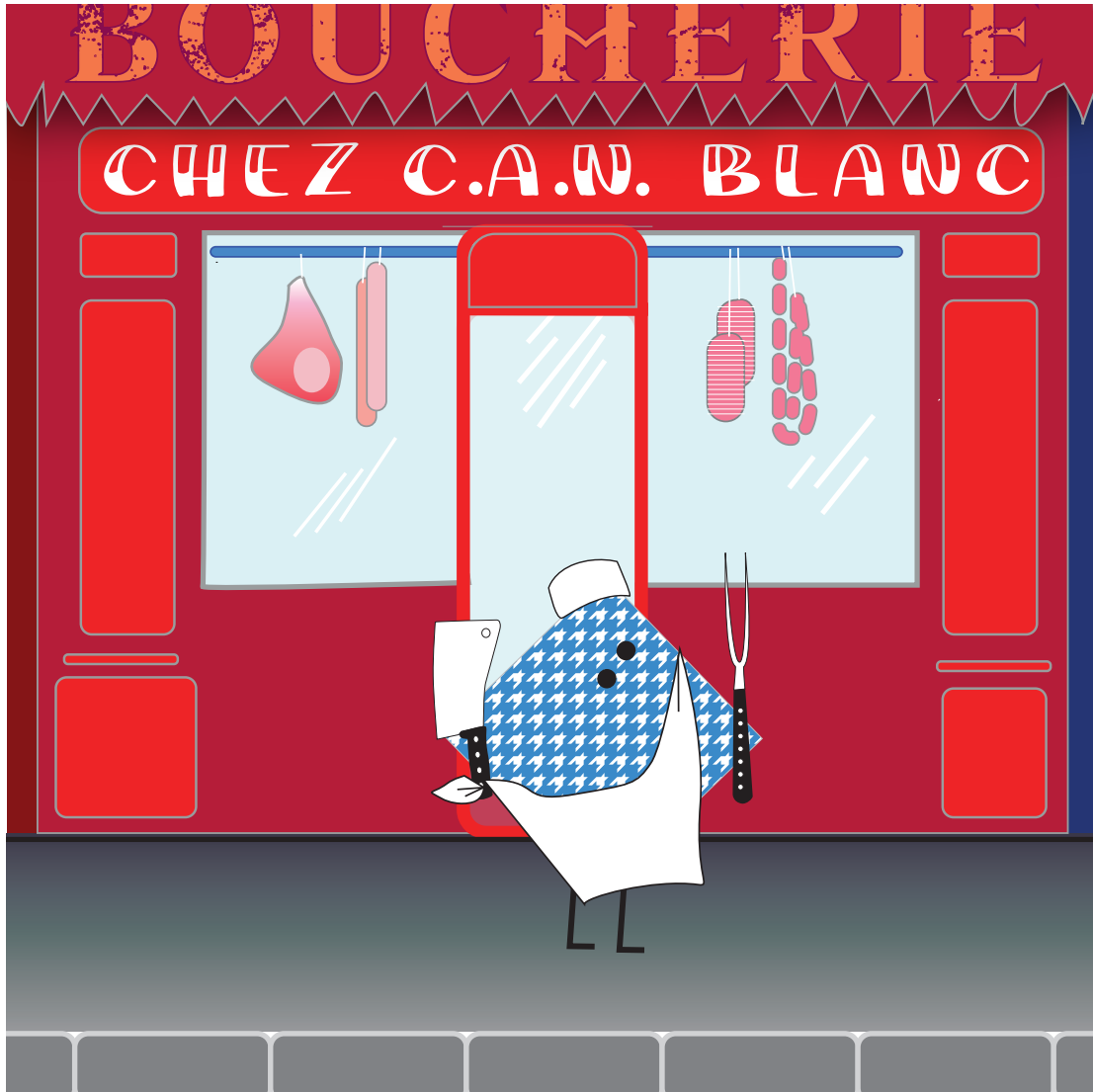
Pascal Dancie



Pascal Dancie



Pascal Dancie



Pascal Dancie



Pascal Dancie



Nicolas Quantin

■ ■ ■

Blanc de poulet

Blanc de baleine

Blanc de seiche de veaux de chaux

Blanc de craie

Blanc de céruse

Blanc de Meudon

Blanc d'Espagne de Chine de Paris ou d'Alger pour apprendre à marcher

Blanc de blancs

Blanc d'œuf montés en neige

Blanc de pâtissier blanc pâtissier

Blanc comme un cachet d'aspirine comme un linge

Lave plus blanc que blanc

Blanc comme neige

Blanche-Neige

Blanche Jardin

Pèche blanche arme blanche

Oie blanche éléphant blanc cygne blanc

Blanche colombe merle blanc

– et au milieu passe le lapin blanc d'Alice qui ô merveille n'a jamais le temps

Cheval blanc d'Henri IV

Ours blanc saigné à blanc

Blanche de Castille ou de Navarre

Seins blancs

Blanc-seing

Papier blanc brillant mat papier buvard

Blanc pur immaculé

Nicolas Quantin

Blanc crème **blanc** cassé **blanc** sale **blanc**-bec

Pas **Blanc**-bleu

Blanc de peur de rage de honte de froid de sommeil

Le **Blanc** de ses yeux injectés de sang rouge sang

Tandis que de la **blanche** poudre son nez

Comme de la poudre de riz **blanc** sur le bout de ses doigts léchés

Balle à **blanc** messieurs les Anglais tirez les premiers !

Signez-moi donc ce chèque en **blanc**

Et ne laissez pas de **blanc** voyons, combler-le, remplissez-le !

Ne rendez pas copie **blanche** !

L'angoisse de la page **blanche**

[]

Blanc typographique

Carré **blanc** sur fond **blanc**

Balance des **blancs**

Mémoire flanche mémoire **blanche**

Nuit **blanche**

Mort **blanche**

Coup de blues et blouses **blanches**

Agité comme un drapeau **blanc**

La mariée était en **blanc** mais le mariage aussi

Il a fallu montrer patte **blanche** et puis franchir la ligne ainsi

Journée **blanche** semaine **blanche** une saison **blanche** et sèche

Année **blanche**

Scier la **blanche** sur laquelle on est assis

Et voir ses cheveux **blanchis**

Et puis serrez ses poings si fort que les jointures de même **blanchissent**

Nicolas Quantin

Serrez les dents **blanches**, les afficher carnassières, en rayer les parquets
Construire des bureaux en **blanc**
Occuper des salles **blanches**
Mitonner de la viande **blanche** les yeux rougis
Du poisson blanc au vin **blanc** avec du riz **blanc**
Beurre **blanc** fromage **blanc** chocolat **blanc**
Boudin bleu **blanc** rouge
Voter **blanc** voter bleu, voter rouge voter nul et ne plus voter
Donner carte **blanche** et la boucler
Maison **blanche**
Suprématisme **blanc**
Race **blanche**
Rage **blanche**
Col **blanc** col bleu travail au noir
Sauce **blanche** algérienne harissa
Blanchir l'argent une réputation les dents la peau
Racisme anti-**blanc**
Noirs contre **blancs blancs** contre noirs
En noir et **blanc** comme dans les films noirs
Et soudain tomber étonné sous la lueur **blanche** de la Lune
Tandis que troublant le reflet **blanc** de la lame effilée un filet de sang noir coule
À bout de souffle tout deux voir affleurer la lumière **blanche** au bout du noir tunnel
Noir et **blanc** seront ressemblant comme deux gouttes d'os

Nicolas Quantin • 10/08/2026

Photo : Anonyme



Nathalie Rondeau

■■■■ Poésie du blanc

Le poète n'a jamais vraiment choisi le blanc. C'est le blanc qui l'a choisi. Il est entré dans sa vie comme une présence discrète, une nuance qui ne cherche pas à briller, mais qui sait se tenir là, dans l'ombre douce des choses essentielles.

Dans son enfance déjà, le blanc était un refuge. Le blanc des matins d'hiver, où tout semblait recommencer. Le blanc des draps où il rêvait d'histoires qu'il n'osait pas encore écrire. Le blanc des silences, ceux qui ne blessent pas, ceux qui attendent que quelque chose se révèle.

Plus tard, le poète a compris que le blanc n'était pas une couleur, mais un territoire intérieur. Un lieu où il pouvait déposer ce qu'il ne savait pas dire. Un espace où les pensées se déshabillent, où les émotions se montrent sans maquillage, où les mots se préparent avant de prendre corps.

Le blanc est devenu son compagnon de route. Il l'a suivi dans les jours trop lourds, dans les nuits trop longues, dans les moments où l'écriture se retirait comme une marée timide. Le poète savait que, dans le blanc, il n'avait rien à prouver. Rien à démontrer. Rien à conquérir. Seulement à écouter.

Car le blanc est une écoute. Une écoute du monde, une écoute de soi, une écoute de ce qui cherche à se dire. Le poète y revient comme on revient à une source. Il s'assoit devant la page blanche non pour la remplir, mais pour la traverser. Il sait que le blanc n'est pas un obstacle : c'est une porte. Une porte vers ce qui n'a pas encore de forme, vers ce qui attend dans l'ombre du cœur.

Dans sa vie, le blanc a pris mille visages. Le blanc de la mémoire, où les souvenirs se tiennent comme des silhouettes en attente. Le blanc du doute, qui n'est pas une faiblesse mais une respiration. Le blanc du sens, ce moment fragile où une intuition se lève avant de devenir phrase. Le blanc du poème, qui demande seulement une chose : la présence entière.

Nathalie Rondeau

Le poète a appris à marcher dans ce territoire dépouillé. À ne pas se presser. À ne pas forcer. À laisser venir ce qui veut être. Il a compris que le blanc n'est pas un vide, mais une liberté. Une liberté de recommencer, de se réinventer, de dire autrement.

Dans le blanc, il dépose ce qui ment, ce qui pèse, ce qui détourne. Il se tient dans la nudité de son geste, dans la clarté de son âme, dans la vérité qui respire. Le blanc lui rappelle que la poésie n'est pas un art de remplir, mais un art de révéler. Révéler ce qui était là, mais invisible. Révéler ce qui tremblait, mais n'osait pas se montrer. Révéler ce qui attendait, mais n'avait pas encore trouvé son nom.

Et chaque mot qu'il pose est une lumière. Une lumière humble, disponible, qui ne cherche pas à éblouir. Une lumière née du blanc, offerte au monde comme un geste de gratitude.

Nathalie Rondeau

Photo : Fabrice Villard



Olivier Issaurat

■■■■ Armand Jammot, t'es qu'un salaud !

Tu ne sais pas, toi, qui derrière les caméras, présentais les dossiers de l'écran, les drames qui se jouaient dans l'un des salons de la cité Gabriel Péri. À cause de tes décisions, le verdict tombait comme le couperet sur le cou du condamné.

Les jeudis, c'était jour de télévision. Une fois dans la semaine on avait droit à la deuxième chaîne, en noir et blanc, mais quand même. Nous, à la maison, on regardait que la première chaîne de l'ORTF. Souvent j'entendais, annoncée par mon père vénéré, la venue de "Charlot" sur le plateau télé. Quelle déception lorsqu'à la place du chapeau melon et des savates éculées, se pointait un vieux bonhomme barbant, racontant des histoires qui n'intéressaient pas le jeune spectateur que j'étais. Mais là, c'était le jeudi. Et le jeudi on montait dans la Dauphine, tout droit sortie des ateliers Billancourt et hop, on quittait notre port d'attache pour Saint-Denis pas très loin de l'emplacement de la foire du Lendit. Fallait une bonne dose de patience pour supporter la chaleur étouffante de l'habitable, été comme hiver, et ces maudits embouteillages à hauteur du ciné d'Epinay. Une étrave imposante qui fendait la ville pour la diviser entre la rue de Paris et la RN14 nouvellement percée.

Après avoir supporté sans coup férir la queue de véhicules aux feux arrières rougeoyants, nous quitions l'avenue du Colonel Fabien pour nous empiler dans la rue Gabriel Péri. Que ces noms de rue sont plaisants à évoquer. Il y avait aussi la rue Lénine, la cité Langevin, tous résonnaient gaiement avec la fête de l'Huma et ses stands tout aussi énigmatiques pour moi, Vitry, La Courneuve ou encore Bagnolet.

Oublions un peu ces souvenirs aux relents staliniens pour fêter l'entrée dans la cité Gabriel Péri où logeait mon grand-père, communiste jusqu'au bout des os et ancien combattant toujours au combat. Nous nous étions débarrassés de nos vêtements sur le grand lit de sa chambre. L'apéritif patientait sur la table, pendant que le rôti royalement entouré de son peuple de patates grenailles pétillait gaiement dans le four.

Olivier Issaurat

Le repas bien entamé sonnait la venue de l'ami Armand Jammot sur une musique aux accents tragiques composée par Morton Gould. Je tremblais quand résonnait la grosse caisse, imaginant les armées nazies et leur cortège de cadavres. Puis venait la présentation des invités, saluée par les protestations familiales quand l'un d'entre eux était un traître à la cause du Parti Communiste. C'était à ce moment que se glissait silencieusement la tarte aux pommes au milieu des convives. J'oubliais un instant le sérieux du mélodrame qui se jouait, pour fixer la tartouille qui illuminait mes mirettes, préparant ainsi mes papilles à ce qui couronnait le festin royal.

Le café remplissait les tasses, trop jeune je remettais ce plaisir à plus tard. Enfin débutait le spectacle. Le film tant attendu s'annonçait. Tarte oubliée, rôti en digestion lente, pommes de terre broyées dans l'estomac, bras croisés, je m'apprêtais à...

À rien du tout ! Le "carré blanc", qui n'était d'ailleurs qu'un maudit rectangle. Il jetait entre moi et la télévision une frontière infranchissable. Il me faudra de trop nombreuses années pour que s'écroule ce mur de Berlin que représentait l'interdiction de la famille, unanime pour une fois. Envoyé dans la pièce voisine avec une brassée d'illustrés, la télé ronronnait sans moi, l'aventurier privé d'aventures.

Voilà, Armand Jammot, la raison de ma haine envers toi.

Olivier Issaurat

Olivier Issaurat

■■■■ Poème

Blanc

Comme la lumière qui crame la rétine
Le fanal qui t'arrache à la terre
Une irradiation du monde
Une sorte de cheval crevé
Moi qui observe toi
Toi qui te rebiffes
En un peuple rageant
Qui trouve que la plaisanterie
Du clown blanc a assez duré

■■■■ Haïkus

Le cyprès brûlé
Déferle la blanche écume
Un galet nacré

Fixe est le geai noir
Dans l'ombre feule le couguar
Hermine telle la neige

Photo : Rue S.



Éric Rabbin

■■■■ Logo-rallye

Mots imposés : robe, mannequin, sursauter, blanc, attitude.

- Je vous ai vu sursauter, vous étiez tout blanc, que veut dire cette attitude ?
- Pardon, je suis désolé, c'est la première fois que je couche avec un mannequin, je ne m'y attendais pas, c'est une situation assez étrange.
- Je ne vois pas en quoi.
- C'est parce que lorsque vous avez enlevé votre robe, les bras y sont restés dedans.

Éric rabbin

Raoul Harivoie

■■■■ Logo-rallye

Mots imposés : robe, mannequin, sursauter, blanc, attitude.

Il faut imaginer Cyrano mannequin :

Au premier rang, sursaute une vieille critique,

Dans la musique, un blanc, puis un cri : "Fantastique !"

Son pas est nonchalant, la robe lui va bien.

"Croyez-vous que ce sont de vraies dents de requin ?"

Demande un footballeur à l'actrice tantrique.

"Ce parasol de nez, c'est une idée magique !"

"Quand il sourit, il a un air vraiment coquin !"

"Pour le prochain passage, en maillot une pièce,

Il va dire des vers, écrits avec sa nièce,

Il aura une épée ainsi qu'un arc-en-ciel."

"Quelle belle attitude ! Il plairait à Roxane !

Où est-elle d'ailleurs ? Au festival de Cannes ?

Et maintenant on va le recouvrir de miel !"

Raoul Harivoie

Laurent Vernaison

■■■■ Logo-rallye

Mots imposés : robe, mannequin, sursauter, blanc, attitude.

Évidemment, à force de manger de la raclette avec des pommes de terre en robe des champs, beaucoup de fromage, de saucisse et de crème (non, Zouzou, pas avec du miel !) j'ai perdu ma taille mannequin. Ce matin j'ai sursauté en voyant mon poids sur la balance. Alors maintenant, c'est blanc de poulet et haricots verts bouillis à tous les repas. C'est une attitude responsable qui m'honore.... Qui m'honore ?... Ohhhh et si je me faisais un Saint-Honoré ?...

Laurent Vernaison

Photo : Glen Carrie



Yves Lecointre

■■■■ Faire sans blanc

« Bon Michel, c'est ton dernier verre de la journée, car après ta nuit sans dormir, tu ne pourras pas rédiger la suite avec panache du livre sur la carte et le drapeau. Pour éviter l'échec, il te faut du silence comme sur un haut mont couvert de neige, et pas de poudre qui t'envoie tout gelé dans les nuages.

Allez, n'oublie pas ton manteau, ton bonnet cousu en fil sur tes cheveux, et tes gants pour tes mains.

Et puis, chez toi, pour tes globules et ton teint, bois plutôt du lait que du pastis, du vin ou de la bière.

Pense aussi si tu as les crocs, à te nourrir avec du pain, du fromage, des œufs, du poulet voire du boudin et du jambon, avec du chou ou des haricots et sur une belle nappe, mais ne mets pas trop de beurre ni de sucre, un peu de chocolat, mais du raisin à volonté.

N'hésite pas pour chauffer ton stylo à envisager avec une dame une petite marche sans but dans les bois.

Tu devrais songer également aux animaux pour la traite d'un nouveau sujet en mettant par exemple en scène le crin du cheval, la colombe, l'hermine, le loup, le ver, l'oie, la baleine, le rhinocéros et avant qu'il ne disparaisse, l'ours. À moins que tu écrives sur la magie de la lumière de l'or, ou encore sur les pertes dues aux balles et aux armes qui font saigner, en mariant les mots tels le ciment ou la chaux qui avec ses ruses et le sable forme une pierre mimant le marbre d'Espagne

Et si tu réussis un livre bien carré sans perles, alors tu auras les voix des votes lors de son examen par le jury et un prix. »

Yves Lecointre

Yves Lecointre

■■■■ Logo-rallye

Mots imposés : robe, mannequin, sursauter, blanc, attitude.

Quand le public et la presse spécialisée virent le tissu de la robe portée par Magali Pige, mannequin vedette de chez Cochonou, beaucoup sursautèrent car la couenne était restée autour du jambon blanc de Paris, choquant irrémédiablement les puristes dont l'attitude ne laissait aucun doute sur les critiques à venir.

Yves Lecointre

Photo : Evie S.

